



Jean Genet
Théâtre complet

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL CORVIN ET ALBERT DICHY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GENET

*Théâtre
complet*

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL CORVIN ET ALBERT DICHY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2002,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.

Théâtre

HAUTE SURVEILLANCE¹

(Nouvelle version)

La pièce a été créée au théâtre des Mathurins à Paris le 26 février 1949, dans une mise en scène de Jean Marchat et Jean Genet, un décor de Jean Marchat et des costumes d'André Beau-repaire.

DISTRIBUTION
dans l'ordre d'entrée en scène

YEUX-VERTS
LEFRANC
MAURICE
LE SURVEILLANT

*Tony Taffin
Robert Hossein
Claude Romain
Jean-Marc Lambert*

HAUTE SURVEILLANCE
© Éditions Gallimard, 1949, 1965, 1988.

APPENDICES
Pour « la Belle » :
© Éditions Gallimard, 2002.
Haute surveillance [version publiée en 1947] :
© Éditions Gallimard, 1949,
et 2002 pour la présente édition.

LES PERSONNAGES

YEUX-VERTS, vingt-deux ans (les pieds enchaînés).

MAURICE, dix-sept ans.

LEFRANC², vingt-trois ans.

LE SURVEILLANT, vingt-cinq ans.

LE SURVEILLANT GÉNÉRAL et sa section (plusieurs surveillants)³.

LE DÉCOR : une cellule de forteresse

L'intérieur de la cellule en maçonnerie, dont les pierres taillées sont apparentes, doit faire supposer à la prison une architecture très compliquée. Au fond, un vasistas grillé dont les pointes sont dirigées vers l'intérieur. Le lit est un bloc de granit où s'entassent quelques couvertures. À droite, une porte grillée⁴.

QUELQUES INDICATIONS

Toute l'action se déroulera comme dans un rêve. Donner aux décors et aux costumes (bure rayée) des couleurs violentes. Choisir des blancs et des noirs très durs. Les acteurs essayeront d'avoir des gestes lourds ou d'une extrême fulgurance et incompréhensible

rapidité. S'ils le peuvent, ils assourdiront le timbre de leur voix. Éviter les éclairages savants. Le plus de lumière possible. Le texte est établi dans le français habituel des conversations et orthographié exactement, mais les acteurs devront le dire avec ces altérations qu'y apporte toujours l'accent faubourien. Les acteurs marchent silencieusement, sur des semelles de feutre. Maurice est nu-pieds.

Chaque fois que Maurice parle de Yeux-Verts, il dira : Zieux-Verts.

YEUX-VERTS : Boule de Neige⁵, il m'accompagne, m'encourage. Ensemble on ira à Cayenne⁶, si l'on s'en tire et si je passe sous le couteau, il m'y suivra. Qu'est-ce que je suis pour vous ? Vous croyez que je ne l'ai pas deviné. Dans la cellule c'est moi qui supporte tout le poids. De quoi je ne sais pas. Je suis illettré, il me faut des reins solides. Comme Boule de Neige supporte la même charge pour toute la forteresse, il y en a peut-être un autre, le Caïd des Caïds qui la supporte pour le monde entier⁷. Vous êtes fous ! Vous êtes deux fous. Moi, d'un seul coup de poing je vous calme, je vous allonge sur le ciment. (*À Lefranc :*) Une seconde de plus et Maurice y passait. Méfie-toi de tes mains, Jules. Ne joue pas les terreurs et ne cause plus du nègre.

LEFRANC, *violent* : C'est lui...

YEUX-VERTS, *sec* : Toi. (*Il lui tend un papier.*) Continue la lecture.

LEFRANC : Il n'a qu'à se taire.

YEUX-VERTS : C'est toi Jules. Laisse-nous tranquilles. Avec Boule de Neige, c'est fini. Lui ni les gars de sa cellule ne s'occupent de nous. (*Il écoute.*) Dans un quart d'heure, ce sera mon tour. (*Silence.*) Les visites sont commencées.

Il se promènera durant la scène qui suit sans s'interrompre, dans la cellule⁸.

MAURICE, *désignant Lefranc* : Il installe le désordre, jamais on ne s'entendra avec lui. Il n'y a que Boule de Neige.

LEFRANC, *violent* : Lui-même. Le nègre a un peu d'autorité. C'est un noir, un sauvage...

MAURICE : Personne... (*Il laisse le mot en suspens.*)

LEFRANC, *après un temps et comme pour soi-même* : Un sauvage, un noir qui jette des éclairs, Yeux-Verts...

MAURICE : Quoi ?

LEFRANC, *à Yeux-Verts* : Yeux-Verts ? Boule de Neige, il t'écrase.

MAURICE : Tu recommences ? Ce matin en rentrant de la promenade, il t'a envoyé un sourire.

LEFRANC : À moi ?

MAURICE : On n'était que tous les trois. C'est au gardien, ou à l'un de nous.

LEFRANC : À quel moment ?

MAURICE : Juste avant — tu t'y intéresses ? — l'arrivée au rond-point du centre. Oh ! léger sourire. Il était essoufflé par les quatre étages ?

LEFRANC : Tu en conclus ?

MAURICE : Dans la cellule, c'est toi le désordre.

LEFRANC : Boule de Neige, c'est un gars qui ronfle et vous n'existez plus. Il fait de l'ombre. Personne ne peut le détruire, aucun détenu l'éteindre¹⁰. C'est un vrai dur qui revient de loin.

MAURICE : On ne doit pas y retoucher, mais qui dit le contraire ? Boule de Neige, c'est un gars bien bousculé¹¹. Si tu veux, ce serait Yeux-Verts passé au cirage¹².

LEFRANC : Yeux-Verts n'y résiste pas !

MAURICE : Et les réponses de Yeux-Verts aux inspecteurs ?

LEFRANC : Boule de Neige ? Il est exotique. Il est noir et il éclaire les deux mille cellules. Personne ne pourra l'abattre. C'est lui le seul chef de la forteresse et tous les gars de sa bande sont plus terribles que lui¹³. (*Il désigne Yeux-Verts.*) Suffit de le voir marcher...

MAURICE : Yeux-Verts s'il veut...

LEFRANC : Mais lui voir traverser les couloirs, les kilomètres, les kilomètres, les millions de kilomètres de couloirs, avec ses chaînes, Boule de Neige, c'est un roi. S'il arrive du désert, il en arrive debout¹⁴ !

YEUX-VERTS, *s'arrêtant et le regard très doux* : À la forteresse, il n'y a plus de monarque, Boule de Neige pas plus qu'un autre. Jules ça suffit. Ne croyez pas qu'il m'en impose, ses crimes c'est peut-être du vent !

LEFRANC : Quel vent ?

MAURICE, *à Lefranc* : On ne l'interrompt pas. (*Écoulant à la porte.*) Les visites s'approchent. Ils en sont à la 38.

YEUX-VERTS : Un vent coulis. Ses crimes, je ne les connais pas...

LEFRANC : L'attaque du train d'or...

YEUX-VERTS, *toujours cassant* : Je ne les connais pas. J'ai les miens.

LEFRANC : Tu n'en as qu'un.

YEUX-VERTS : Si je dis « mes crimes », je sais ce que je veux dire. Mes crimes. Et qu'on n'y touche pas, je deviens dangereux. Qu'on ne m'excite pas. Je te demande une chose, c'est de me lire la lettre de ma femme.

LEFRANC : Je l'ai lue.

YEUX-VERTS : Qu'est-ce qu'elle dit encore ?

LEFRANC : Rien. J'ai tout lu !

YEUX-VERTS, *il montre un passage de la lettre* : Là tu ne lis pas.

LEFRANC : Tu n'as pas confiance ?

YEUX-VERTS, *obstiné* : Mais là ?

LEFRANC : Là quoi ? Dis-moi ce que c'est.

YEUX-VERTS : Jules, tu profites de ce que je sois illettré.

LEFRANC : Reprends le papier si tu doutes de moi. Et n'espère plus que je te lise les lettres de ta femme.

YEUX-VERTS : Jules, tu me nargues. Prépare-toi pour une corrida joyeuse dans la cellule.

LEFRANC : Tu me fatigues, Yeux-Verts. Tu crois peut-être que je te fais des charres avec elle¹⁵. Je suis régulier. N'écoute pas ce que te dit Maurice. Il nous excite l'un contre l'autre.

MAURICE, *narquois* : Moi ? Le gosse le plus tranquille...

YEUX-VERTS, *à Lefranc* : Je prétends que tu te fous de moi !

LEFRANC : Alors ! Écris ta lettre tout seul.

YEUX-VERTS : Belle salope¹⁶ !

MAURICE, *doucement* : Oh ! Yeux-Verts, ne fais pas de bruit. Ta souris, tu la reverras. Tu es trop beau gosse. Où veux-tu qu'elle aille ?

YEUX-VERTS, *après un long silence* : Salope !

MAURICE : Ne te frappe pas. Jules est un mystérieux et tu l'impressionnes.

LEFRANC : Ce qu'il y a dans la lettre, je vais te le dire. Ta femme sera au parloir tout à l'heure, demande-lui la vérité. Tu veux que je lise ?

Yeux-Verts ne répond ni ne bouge.

Ta femme s'est aperçue que ce n'était pas toi qui écrivais. Maintenant, elle suppose que tu ne sais ni lire ni écrire.

MAURICE : Yeux-Verts peut se payer un écrivain.

LEFRANC : Tu veux que je lise ? (*Il lit :*) « Mon chéri, j'ai bien reconnu que ce n'était pas toi qui pouvais me faire ces belles phrases, mais j'aime mieux que tu m'écrives comme tu peux... »

YEUX-VERTS : Lope !

LEFRANC : Tu m'accuses ?

YEUX-VERTS : Lopette ! Tu t'es arrangé pour lui faire croire que les lettres étaient de toi.

LEFRANC : J'ai toujours écrit ce que tu me disais.

MAURICE, à *Lefranc* : Tout savant que tu es, Yeux-Verts peut encore t'abîmer. Monsieur travaillait en secret.

LEFRANC : N'envenime pas, Maurice. Je n'ai pas cherché à l'humilier.

YEUX-VERTS : Parce que je suis analphabète ? Ne crois pas cela. Quand tu prétends que le nègre est un gars plus dangereux, les nègres, moi... (*Il fait un geste obscène.*) Et alors, qu'est-ce qui t'empêchait de lire ? Réponds. Tu prépares l'approche de ma femme¹⁷. Parce qu'en sortant d'ici, dans trois jours, tu vas la rejoindre ?

LEFRANC : C'était pour ne pas te gêner. Yeux-Verts tu ne me croiras pas, je te l'aurais dit, mais (*il désigne Maurice*) pas devant lui.

YEUX-VERTS : Pourquoi ?

MAURICE : Moi ? Il fallait t'expliquer. Je vous gêne mais je peux encore m'évanouir dans le brouillard. Je suis le gosse qui passe à travers les murs, c'est vu et c'est connu. Non, non, Jules, tu nous racontes des histoires. Avoue que tu voulais sa femme, là on te croira.

LEFRANC, *violent* : C'est à cause de toi que tout va mal, à cause de tes enfantillages¹⁸. Tu es pire qu'une dame¹⁹.

MAURICE : Ne te gêne pas, je suis le plus faible ; passe tes colères sur moi. Depuis huit jours, tu déclenches des bagarres et tu perds ton temps. Mon amitié avec Yeux-Verts, je me charge de la défendre.

LEFRANC : Vous ne me permettez plus d'exister.

MAURICE : Tout à l'heure quand tu m'as pris au col, tu espérais me laisser sur le ciment. Je devenais violet, et sans Yeux-Verts, j'y passais. C'est à lui, c'est à Yeux-Verts que je dois la vie. (*Avec une incommensurable solennité :*)

Reconnaissance éternelle. (*La main gauche sur le cœur, Maurice s'incline très bas devant Yeux-Verts*²⁰.) Heureusement que tu t'en vas. On sera tranquilles.

LEFRANC : Ne parle pas de ça, Maurice.

MAURICE : Tu vois ? Tu vois, Jules, je ne peux pas dire un mot. Tu voudrais nous réduire à zéro, Yeux-Verts et moi. Non, Jules Lefranc.

LEFRANC : Je m'appelle Georges²¹.

MAURICE : On a l'habitude de t'appeler Jules. Tu devrais nous prévenir au lieu de te vexer.

LEFRANC : Je fais ce que je dois.

MAURICE : À qui ? Nous, nous restons enfermés, ce que tu nous dois, c'est le respect. Tu complotes. Tout seul. Parce que tu es seul, n'oublie pas.

LEFRANC : Et toi ? Qu'est-ce que tu fais avec tes gestes ? Autour de lui, autour des gardiens ? Essaye de les embobiner, mais tu ne m'auras pas. Si je t'ai raté tout à l'heure, c'est à cause de tes grimaces. Tu leur dois la vie plus qu'à Yeux-Verts. J'ai eu pitié, mais tu y passeras, avant mon départ.

MAURICE : Fais le méchant, Jules. Profites-en pendant que je te regarde. Tout à l'heure tu as cherché à me supprimer mais il y a des nuits que tu me refiles tes couvertures. Tu as peur que j'aie froid ou tu veux que j'aie la fièvre. Je m'en suis aperçu il y a longtemps. Yeux-Verts m'avait prévenu. C'était encore une occasion pour nous foutre de ta gueule.

LEFRANC : Tu me connais mal si tu crois que j'accepterais de me sacrifier pour ton squelette.

MAURICE : Et j'en ai besoin ? Tu veux être bon avec moi ? Tu crois que tu m'en dégoûteras moins ? Dans trois jours, tu seras libéré. Yeux-Verts et moi on sera libres.

LEFRANC : N'y compte pas trop, Maurice, ce soir tu quittes la cellule. Avant ton arrivée Yeux-Verts et moi on s'accordait comme deux hommes. Je ne lui parlais pas en jeune mariée.

MAURICE : Tu m'écœures !

*Il fait avec sa tête le geste de rejeter du front une impossible mèche de cheveux*²².

LEFRANC, toujours plus violent : Ne peux pas te voir ! Ne pas t'entendre ! Ne pas te sentir ! Même tes tics me font mal. Je ne veux pas les emporter en sortant.

MAURICE : Et si je refuse ? Tu m'en veux d'être en forteresse depuis peu de temps. Tu aurais été heureux de voir mes cheveux tomber sous la tondeuse ?

LEFRANC : Boucle, Maurice !

MAURICE : Assis sur l'escabeau et mes boucles tomber sur mes épaules, sur mes genoux et par terre, heureux même que je te le raconte, heureux de ma rage. Mon malheur te fait briller.

LEFRANC : Je dis que j'en ai assez d'être entre vous deux, d'être traversé par les gestes de l'un qui cause avec l'autre. J'en ai assez de regarder vos petites gueules faciles. Vos coups de paupières je les connais ! Ce n'est pas assez de crever de faim, d'être sans force entre quatre murs, il faut qu'on se crève.

MAURICE : En me rappelant que tu me donnes la moitié de ton pain tu espères m'attendrir ? Et la moitié de ta soupe ? (*Un temps.*) Pour l'avalier je devais faire trop d'efforts. De venir de toi, c'était assez pour qu'elle me dégoûte.

LEFRANC : Yeux-Verts en profitait.

MAURICE : Tu voudrais qu'il crève de faim.

LEFRANC : Vos partages ne me touchaient pas. Je suis de taille à nourrir une cellule entière.

MAURICE : Garde ta soupe, martyr, j'aurai encore le courage de donner la moitié de la mienne à Yeux-Verts.

LEFRANC : Soutiens ses forces, il en a besoin. Mais n'essayez pas de m'avoir. Je suis plus loin que vous.

MAURICE, *ironique* : Sur la galère ?

LEFRANC : Répète !

MAURICE : Je dis : sur la galère.

LEFRANC : Tu me défies ? Tu veux me pousser au bord ? Maurice, tu veux que je recommence ?

MAURICE : Au bord de la galère ? Le premier, tu nous as parlé de tes marques aux poignets...

LEFRANC : Et aux chevilles ! Aux poignets et aux chevilles. J'ai le droit ! Toi, de la boucler. (*Il hurle.*) J'ai le droit d'en parler. Depuis trois cents ans, je porte la marque des galériens et tout va finir par un coup dur²³. Vous m'entendez ? Je peux devenir cyclone et vous dévaster ! Nettoyez la cellule. Votre douceur me tue²⁴. Un de nous deux va déguerpir. Vous m'épuisez, toi et ton bel assassin !

MAURICE : Tu l'accuses encore. Pour essayer de cacher tes manières de traître, tu l'accuses. On le sait que tu as

voulu lui voler sa femme. Comme tu te lèves la nuit pour voler son tabac. Si on t'en offre dans la journée, tu le refuses. C'est pour mieux le faucher au clair de lune. Sa femme ! Elle est convoitée depuis longtemps.

LEFRANC : Tu voudrais bien que je te dise oui, hein ? Tu serais heureux ? Tu jouirais de me voir bien séparé de Yeux-Verts ? Eh bien oui. Oui, mon petit Maurice, tu as deviné : depuis longtemps je fais mon possible pour qu'elle le laisse choir. Dès la première lettre d'amour.

MAURICE : Salaud !

LEFRANC : Il y a longtemps que je cherche à le décrocher d'elle. Je m'en fous de sa femme. D'elle je m'en fous. Je voulais que Yeux-Verts soit tout seul. Solo comme il dit. Mais c'est trop difficile. Le gars tient bon. Il est d'aplomb sur ses jambes écartées. Et j'ai probablement loupé mon coup.

MAURICE : Qu'est-ce que tu voulais faire de lui ? Où l'emmener ? (*À Yeux-Verts :*) Yeux-Verts, tu l'écoutes ?

LEFRANC : Cela ne te regarde pas. C'est entre nous deux, et même si je dois changer de cellule, je continuerai. Et même si je sors de forteresse.

MAURICE : Yeux-Verts !

LEFRANC : Je vais te dire ce qu'il te reste : ta jalousie. Tu ne peux pas supporter que ce soit moi qui écrive à sa femme. J'ai une trop belle place. Un vrai poste : je suis la poste. Et tu enrages !

MAURICE, *les dents serrées* : Pas vrai ! Je fais des fautes d'orthographe²⁵...

LEFRANC, *il imite Maurice* : Ce n'est pas vrai ? Tu ne t'entends pas le dire ! Tu as des larmes aux yeux. Quand je m'asseyais à la table, prenais la feuille de papier, essayais la plume sergent-major, débouchais l'encrier, tu ne tenais plus en place. Tu étais bourré d'électricité. On ne pouvait plus te manipuler. Quand j'écrivais tu aurais dû t'observer. Et quand je relisais la lettre ? Je n'entendais pas tes ricanelements, je ne voyais pas les battements de tes paupières²⁶ !

MAURICE : La femme de Yeux-Verts aura été ta première femme²⁷. Tu te vidais sur le papier !

LEFRANC : Tu en souffres encore : les larmes coulent de tes beaux yeux. Je te fais pleurer de rage et de honte ! Et je n'ai pas fini ! Que Yeux-Verts remonte du parloir ! Il revient joyeux d'avoir vu sa femme et joyeux de la laisser à l'abandon.

MAURICE : Ce n'est pas vrai !

LEFRANC : Tu crois ! Sa femme ne pourrait si facilement l'oublier. On n'oublie jamais Yeux-Verts ! Il est trop lâche pour l'abandonner. S'il se colle au grillage du parloir, sa vie recommence..., s'il remonte, sa vie recommence.

MAURICE : Salaud !

LEFRANC : Tu n'as pas compris que tu ne comptes pas ? Que c'est lui l'homme ! En ce moment regarde, il s'accroche au grillage. Il se recule pour que sa femme le détaille mieux ! Mais regarde-le !

MAURICE : Jaloux ! Tu aurais voulu qu'on parle de toi dans toute la France comme on a parlé de Yeux-Verts. C'était beau. Rappelle-toi comme c'était beau quand on ne retrouvait plus le cadavre. Tous les paysans cherchaient. Les flics, les chiens ! On vidait les puits, les étangs. C'était la révolution, les cloches. Les curés, les cloches, les sourciers, les cloches ! Et quand on a retrouvé le cadavre ! La terre, la terre entière était parfumée. Et les mains de Yeux-Verts ? Ses mains pleines de sang pour écarter le rideau des fenêtres ? Et secouer ses cheveux chargés de lilas²⁸. Comme il nous l'a raconté.

YEUX-VERTS, *stupéfait* : Le sang, Maurice ? Nom de Dieu !

MAURICE : Qu'est-ce que tu dis ?

YEUX-VERTS : Pas le sang, les lilas.

Il s'avance menaçant.

MAURICE : Quel lilas ?

YEUX-VERTS : Entre ses dents ! Dans ses cheveux. Et c'est maintenant que tu me préviens ! (*Il gifle Maurice.*) Mais pas un flic ne m'a raconté. J'aurais dû y penser et j'ai le malheur d'y penser trop tard. (*À Maurice :*) Et c'est ta faute, vermine. Tu n'étais pas là. Tu devais y être pour m'avertir, je suis bouclé en face de mon regret, être exact, mais probablement occupé avec ma femme²⁹...

MAURICE : Yeux-Verts...

YEUX-VERTS : J'en ai assez de vous tous. Dans un mois j'aurai passé sous le couteau. D'un côté de la machine j'aurai ma tête, mon corps sera de l'autre. Alors je suis terrible. Terrible ! Et je peux t'anéantir. Si ma femme te plaît, va la cueillir. Depuis longtemps tu tournes autour de moi, tu tournes, tu cherches un coin où te poser sans te douter que je peux t'assommer.

MAURICE, *écoutant à la porte* : Yeux-Verts... tout va

s'arranger : que tu apparaises pour la retrouver. Écoute ! Écoute ! C'est le tour de la 34.

YEUX-VERTS : Non. Qu'elle se refasse un rire³⁰, elle a raison. Je ferai comme elle. Ici pour commencer et de l'autre côté de l'eau pour finir. Si j'y arrive ! Seulement elle va me l'apprendre tout à l'heure, sans douceur. Froidement elle doit me laisser choir sans se douter qu'en attendant deux mois de plus elle serait veuve. Elle pourrait venir prier sur ma tombe et y porter... (*il hésite*) des fleurs...

MAURICE, *tendre* : Yeux-Verts...

LEFRANC : Elle va venir. Les visites sont à peine commencées.

Il veut prendre une veste accrochée à un clou.

MAURICE : Ce n'est pas ta veste, c'est celle de Yeux-Verts.

LEFRANC, *raccrochant la veste* : Tu as raison, je me suis trompé.

MAURICE : Cela t'arrive souvent. C'est la cinquième, sixième fois que tu mets sa veste.

LEFRANC : Qu'est-ce qu'il risque ? Il n'y a pas de secrets, elles n'ont pas de poches. (*Un temps.*) Mais Maurice, tu as la garde des fringues de Yeux-Verts³¹ ?

MAURICE, *haussant les épaules* : Ça me regarde !

YEUX-VERTS : La petite garce ! Elle me laisse tout seul au milieu du sable. Tu fous le camp, tu t'envoles !

MAURICE : Si je la rencontre je la descends, je le jure.

YEUX-VERTS : Trop tard. Dès que tu la verras, tu diras adieu à Yeux-Verts.

MAURICE : Jamais !

YEUX-VERTS : Ne dis jamais, jamais. Je connais trop les amis qui font des serments. Il ne faudra même pas y toucher, c'est une pauvre gosse. Elle a besoin d'un homme, d'un vrai et moi je suis déjà mon fantôme. Je n'avais qu'à savoir écrire. Les belles phrases, j'aurais dû les apprendre par cœur. Ça s'apprend. (*Un temps.*) Mais moi je suis une belle phrase : ça ne s'apprend pas³².

MAURICE : Alors, tu l'excuses ?

YEUX-VERTS : Elle ne mérite aucun pardon, mais qu'est-ce que je peux faire ? Lui faire ?

MAURICE : La descendre.

YEUX-VERTS : Vous me faites rire tous les deux. Vous ne voyez pas ma situation ? Vous ne voyez pas qu'ici on

Table

	1463
<i>Iconographie des mises en scène</i>	1367
<i>Répertoire des créations et des représentations majeures en France et dans le monde</i>	1393
<i>Premières éditions françaises et étrangères du théâtre de Genet</i>	1409
<i>Répertoire des personnes citées</i>	1419
<i>Bibliographie</i>	1437

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

Théâtre

HAUTE SURVEILLANCE

LES BONNES

SPLENDID'S

'ADAME MIROIR

LE BALCON

« ELLE »

LES NÈGRES

LES PARAVENTS

LE BAGNE

Œuvres critiques

LETTRE À JEAN-JACQUES PAUVERT

LE FUNAMBULE

PRÉFACE INÉDITE DES « NÈGRES »

LETTRES À ROGER BLIN

L'ÉTRANGE MOT D'...

Choix de correspondance

Documents

Appendices

Versions antérieures des pièces,
textes et fragments inédits

*Introduction, Chronologie,
Note sur la présente édition, Notices et notes,
Répertoires des créations,
des premières éditions françaises et étrangères,
et des personnes citées,
Bibliographie*